



## Introduction à la littérature franco-ontarienne

Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2010, 277 p.

**PETER KLAUS**

*Freie Universität Berlin*

On ne peut pas dire que l'on s'intéresse depuis longtemps au fait littéraire francophone en Ontario. Pour le moment, l'impression prévaut que la littérature et le théâtre franco-ontariens sont des secrets bien gardés en dehors des frontières de l'Ontario et surtout de celles du Canada. Et pourtant, il y aurait des découvertes à faire. Le dernier ouvrage de Lucie Hotte et Johanne Melançon, deux spécialistes de la littérature et de la vie artistique et théâtrale en Ontario, nous le prouve. On pouvait déjà en avoir un avant-goût dans les revues *Québec Studies* et *Québec français* qui ont consacré chacune un dossier important à l'Ontario français (*Québec Studies*) et à la Francophonie dans les Amériques (*Québec français*).

Lucie Hotte et Johanne Melançon n'en sont pas à leur première publication concernant la littérature de l'Ontario français. Mais celles-ci excellent pour leur mise au point, la concision et la clarté de l'argument.

Dans son introduction substantielle (p. 5-65), Lucie Hotte brosse un tableau très complet. Elle place la littérature franco-ontarienne dans le contexte socioculturel de la province, relève l'apport de la contre-culture et de

l'immigration sans oublier la question identitaire de l'Ontario français née de la rupture avec le Québec. Pour la chercheuse, il est important de connaître également le fondement de cette identité, d'en savoir plus sur l'éducation et la culture (par ex. les conflits scolaires), d'apprendre des détails sur les institutions essentielles à la survie d'une culture de langue française comme la création des universités bilingues. Mais Hotte ne s'arrête pas là, car elle nous renseigne également sur l'apport des médias (radio, télé, presse écrite) en français, la vie communautaire en français et l'importance de la création suscitée par les maisons d'édition (Prise de parole, le Nordir, *etc.*) ou le Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO), par exemple.

Avec Jane Moss, les directrices de cet ouvrage ont recruté une grande spécialiste du théâtre qui, dans sa contribution, nous peint l'histoire quasi complète des activités théâtrales francophones en Ontario. Moss situe ce parcours au début des années 1970. Elle nous apprend le fonctionnement du théâtre en français en Ontario, en soulignant surtout l'importance qu'a eu la Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario (CANO) qui privilégie l'exploration de thèmes franco-ontariens, l'oralité et l'usage bilingue de l'expression. Elle mentionne le rôle des différentes revues comme *Liaison* et *Entr'acte* et celui du TNO et des autres scènes qui se mettent en place depuis les années 1970 comme lieux de diffusion et d'animation de cette culture théâtrale. Il est étonnant de voir cette relative effervescence théâtrale en Ontario au nombre de théâtres qui se créent au fil des ans, aux auteurs qui prennent de l'importance et qui continuent de créer, tels Jean Marc Dalpé et Michel Ouellette. Après la lecture de l'article de Moss, on a l'impression que le théâtre francophone en Ontario se porte bien.

François Paré brosse un tableau de « La poésie franco-ontarienne ». Nous savons que les poètes jouent un rôle décisif dans toutes les littératures, mais surtout dans les soi-disantes « petites » littératures émergentes, que ce soit en Afrique francophone ou en Amérique du Nord, chez les peuples autochtones. Paré s'attarde donc avec raison au rôle de « réveil culturel » (p. 115) et identitaire (p. 120) qu'a joué la poésie en Ontario français, en soulignant l'importance décisive du « mouvement sudburois des années 1970 » (p. 122). Il divise son texte selon les thèmes suivants : « poétique du déplacement », « poétique de l'intime », « poétique du mythe » et *last but not least*, « poétique de l'urbanité ». Paré consacre ainsi une partie importante au regretté Robert Dickson, ce nomade entre les langues, et à Hédi Bouraoui, cette voix venue d'ailleurs qui marque par sa force novatrice toute la littérature de l'Ontario français.

Johanne Melançon, spécialiste de littérature mais également de la chanson, développe tout un panorama de la chanson franco-ontarienne, contribution qu'elle intitule : « Mais que chante l'Ontario français? ». Melançon trouve également l'élément déclencheur d'une culture de la chanson propre à l'Ontario français dans les années 1970, plus exactement lors de la première manifestation de La Nuit sur l'étang en 1973. Si la présence et le rôle fondateur d'André Paiement et de Robert Dickson, membres du groupe CANO, y sont soulignés, l'auteure mentionne aussi que La Nuit aura permis à plusieurs groupes émergents de se produire sur scène dans ce cadre. Elle insiste sur l'importance des poètes dans le développement de cette culture. En effet, on découvre que les paroles de poètes et écrivains tels que Patrice Desbiens, Jean Marc Dalpé et Robert Dickson ont inspiré de nombreuses

chansons. Elle conclut en disant que pour certains chanteurs et paroliers « chanter en français en Ontario, c'est un acte presque politique » (p. 167).

Lucie Hotte est l'auteure de la partie portant sur « Le roman franco-ontarien ». Son histoire du roman en Ontario français commence aussi au début des années 1970. Depuis le début de cette décennie jusqu'en 2006, elle a répertorié pas moins de 168 romans et 249 recueils de poésie (p. 200). Elle se consacre d'abord aux différentes formes du roman franco-ontarien et les classent en deux groupes, ceux enracinés dans le territoire aux frontières dessinant une forte identité collective et ceux aux confins spatiaux plus flous dénotant plutôt une identité individuelle. (p. 203). Hotte trouve l'œuvre de Daniel Poliquin particulièrement représentative, en raison de son engagement et de l'attention qu'il porte aux régions et notamment, à la ville d'Ottawa qui devient, dans *La Kermesse*, un véritable personnage, procédé littéraire rarement employé jusque-là. Mais il y a aussi Toronto et des auteurs francophones comme Didier Leclair qui jette un regard positif sur l'immigration. À l'instar du Québec, l'Ontario français a également son écriture féminine avec des auteures comme Agnès Whitfield et Gabrielle Poulin, mais c'est Marguerite Andersen qui incarne le mieux ce courant par son engagement et les valeurs féministes qu'elle promeut. Le chapitre se termine avec les « romans d'ailleurs » (Hédi Bouraoui, Melchior Mbonimpa), un regard sur les romans populaires et les sous-genres tels le roman policier et le roman de science-fiction.

Michel Lord, spécialiste du genre bref, se penche sur le « Parcours labyrinthique de la nouvelle franco-ontarienne, en tension entre la douleur et le bonheur ». Ce parcours historique nous ramène au fondement du récit bref, à

l'oralité. Le lecteur apprend que le genre est récent en Ontario mais « gagne en popularité depuis une quinzaine d'années » (p. 240). Tout comme au Québec, la diffusion des nouvelles est soutenue par des revues comme *Virages. La nouvelle en revue*, fondée en 1997 par Stefan Psenak à Sudbury. *Virages* devient donc d'une certaine façon l'équivalent ontariois de la revue québécoise *XYZ. La revue de la nouvelle*. Lord ne nous surprend pas vraiment lorsqu'il parle de l'hétérogénéité des thématiques et des esthétiques de la nouvelle (p. 241).

Pour conclure, je retiens une phrase de la conclusion de Lucie Hotte où elle dit : « Un constat s'impose : il y a désormais des œuvres pour tous les goûts. Aussi, lecteurs, enseignants, professeurs, chercheurs ont aujourd'hui devant eux une littérature *franco-ontarienne* qui s'inscrit dans une histoire, est à l'écoute du monde et regarde vers l'avenir » (p. 274). J'ajouterai que cette image positive de la littérature franco-ontarienne couronne une publication qui mériterait qu'elle soit inscrite comme un must incontournable dans les cours sur la littérature de l'Ontario français. On lui souhaite de nombreux lecteurs qui y feront de belles découvertes.